



CORRESPONDANCE | POÉSIE | ROMAN

MARIAGE CONTRE NATURE

ROMAN

YUKIKO MOTOYA

TT

Après Yoko Ogawa, Haruki Murakami ou Hiromi Kawakami, voici une nouvelle venue parmi les auteurs nippons contemporains dotés d'un talent inégalé pour créer des atmosphères à la fois loufoques et inquiétantes. Pour ce roman aussi farfelu que retenu, hanté par les hallucinations d'une femme qui voit le visage de son mari se décomposer régulièrement comme un hologramme, jusqu'à lui voler les traits du sien, Yukiko Motoya a reçu le prestigieux prix littéraire japonais Akutagawa, comparable au Goncourt, à trois différences près : il est décerné deux fois par an, les lauréats reçoivent une montre et 1 million de yens, et sont généralement des plumes inconnues soudain sorties de l'ombre.

D'une grande délicatesse, le style pince-sans-rire de la jeune romancière faisait déjà mouche dans *Comment apprendre à s'aimer*, comédie sentimentale parue l'an dernier, où les dangers du mariage rôdaient mali-

cieusement. Décalée comme toutes les femmes sorties de l'imagination de Yukiko Motoya, l'héroïne de son nouveau roman confie son égarement conjugal à une vieille voisine affublée d'un chat obèse et incontinent. Il faut dire que le mari n'a rien pour plaire, avec son addiction à la télévision et ses « faux airs de poisson ». Son épouse balance donc son porc, avec une franchise mêlée de pudeur et de cocasserie, à l'oreille réceptive et pleine de zones de repli de cette mamie bizarre, persuadée que des galets peuvent absorber vos mauvaises ondes et vous rendre votre identité originelle. La complicité féminine intergénérationnelle des deux voisines donne une belle énergie au livre, où circule un vent de liberté. Celle de la parole des femmes japonaises, caustiques et directes, après trop de silence et d'abnégation. — **Marine Landrot**

| *Iru kon'in tan*, traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako, éd. Philippe Picquier, 120 p., 13€.